

Nicole Krauss

L'histoire de l'amour

L'HISTOIRE DE
L'AMOUR

folio

COLLECTION FOLIO

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'HISTOIRE DE L'AMOUR, 2006 (Folio n° 4699)

Aux Éditions de l'Olivier

LA GRANDE MAISON, 2011

Nicole Krauss

L'histoire de l'amour

*Traduit de l'américain
par Bernard Hæpffner
avec la collaboration
de Catherine Goffaux*

Gallimard

Titre original :
THE HISTORY OF LOVE

© *Nicole Krauss, 2005.*
© *Éditions Gallimard, 2006, pour la traduction française.*

Photo de couverture : Laurent Guerin.
Création : Silenzio

Romancière, Nicole Krauss est née en 1974 à New York. Elle publie en 2002 son premier roman, *Man Walks Into A Room*, puis en 2005 *L'histoire de l'amour*, son premier livre traduit en français, récompensé par le prix du Meilleur Livre étranger en 2006. Son deuxième roman, *La grande maison*, a paru en 2010.

Elle publie fréquemment dans *The New Yorker*. Elle vit à Brooklyn, New York.

Pour mes grands-parents
qui m'ont appris le contraire de la disparition



et pour Jonathan, ma vie



LES DERNIERS MOTS SUR TERRE

Quand ils rédigeront ma nécrologie. Demain. Ou le lendemain. On y lira : *LEO GURSKY LAISSE DERRIÈRE LUI UN APPARTEMENT PLEIN DE MERDE*. Je suis étonné de ne pas avoir été enterré vivant. L'endroit n'est pas bien grand. Je dois me battre pour préserver un passage entre le lit et les toilettes, les toilettes et la table de la cuisine, la table de la cuisine et la porte d'entrée. Si je veux me rendre des toilettes à la porte d'entrée, impossible, je suis obligé de passer derrière la table de la cuisine. J'aime bien imaginer tout cela comme un terrain de base-ball : le lit est le marbre, les toilettes la première base, la table de cuisine la deuxième, la porte d'entrée la troisième ; si l'on sonne à la porte alors que je suis couché sur le lit, je dois faire le tour par les toilettes et par la table de la cuisine avant d'atteindre la porte. S'il s'agit de Bruno, je le laisse entrer sans dire un mot avant de rejoindre le lit en courant, tandis que le

rugissement de la foule invisible résonne à mes oreilles.

Je me demande souvent qui sera la dernière personne à me voir vivant. S'il me fallait parier, je miserais sur le livreur du restaurant chinois. Quatre soirs sur sept, je me fais livrer mon dîner. Chaque fois qu'il vient, je fais tout un cinéma pour trouver mon portefeuille. Debout devant la porte, le sac graisseux à la main, il attend tandis que je me demande si c'est cette nuit que, une fois mon rouleau de printemps terminé, j'irai au lit et j'aurai une crise cardiaque pendant mon sommeil.

J'essaye de faire un effort pour être vu. Parfois, quand je suis dehors, je vais m'acheter un jus de fruit alors que je n'ai pas soif. Si le magasin est bondé, il m'arrive même de laisser tomber ma monnaie sur le sol, les pièces de cinq et de dix cents s'éparpillent dans toutes les directions. Je me mets à genoux. Et c'est un gros effort pour moi de me mettre à genoux, et un plus gros effort encore de me relever. Et pourtant. Il se peut que j'aie l'air idiot. Je me rends à l'Athlete's Foot et je dis : *Quel type de chaussures de tennis avez-vous ?* Le vendeur me jettera un coup d'œil confirmant que je ne suis qu'un pauvre con et me conduira vers l'unique paire de Rockport qu'ils ont en stock, quelque chose d'un blanc éclatant. *Non*, dirai-je,

je les ai déjà, et je me dirigerai alors vers les Reebok et je prendrai quelque chose qui ne ressemble même pas à une chaussure, une bottine imperméable, peut-être, et je demanderai une taille 9. Le gamin m'examinera encore une fois, plus attentivement. Il me regardera longuement et avec sérieux. *Taille 9*, répéterai-je tout en serrant la chaussure en nylon aéré. Il secouera la tête, ira les chercher dans l'arrière-boutique et, à son retour, voilà que je serai déjà en train d'enlever mes chaussettes. Je remonterai les jambes de mon pantalon et je regarderai ces machins décatis, mes pieds, et une minute gênée s'écoulera avant qu'il comprenne que j'attends qu'il enfile les bottines à mes pieds. Jamais, en fait, je n'achète. Tout ce que je veux, c'est ne pas mourir un jour où je n'aurai pas été vu.

Il y a quelques mois, j'ai lu une petite annonce dans le journal. Elle disait : *CHERCHONS UN MODÈLE NU POUR CLASSE DE DESSIN. \$15/ HEURE*. Cela semblait trop beau pour être vrai. Être autant regardé. Par autant de gens. J'ai appelé le numéro. Une femme m'a dit de venir le mardi suivant. J'ai tenté de me décrire, mais ça ne l'intéressait pas. *Nous ne sommes pas difficiles*, a-t-elle expliqué.

Les jours s'écoulaient lentement. J'en ai parlé à Bruno, mais il a mal compris, il a pensé que

j'allais prendre des cours de dessin pour voir des filles nues. Il ne m'a pas laissé le détromper. *Elles montrent leurs nichons?* a-t-il demandé. J'ai haussé les épaules. *Et en bas?*

Après la mort de Mrs. Freid au quatrième étage, quand il a fallu attendre trois jours pour que quelqu'un s'en aperçoive, Bruno et moi, nous avons pris l'habitude de nous rendre visite. Nous trouvions quelque excuse — *Je n'ai plus de papier hygiénique*, disais-je quand Bruno ouvrait la porte. Une journée passait. On frappait à ma porte. *J'ai perdu mon programme télé*, m'expliquait-il, et j'allais chercher le mien, alors que je savais parfaitement que le sien était sur le canapé, là où il est toujours. Il est descendu un dimanche après-midi. *J'ai besoin d'une tasse de farine*, a-t-il dit. C'était maladroit, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. *Tu ne sais pas faire la cuisine*. Il y a eu un moment de silence. Bruno m'a regardé droit dans les yeux. *Qu'est-ce que tu en sais*, a-t-il dit, *je fais un gâteau*.

Quand je suis arrivé en Amérique, je ne connaissais presque personne, si ce n'est un cousin éloigné qui était serrurier, et j'ai donc travaillé pour lui. S'il avait été cordonnier, je serais devenu cordonnier; s'il avait pelleté de la merde, moi aussi j'aurais pelleté. Mais. Il était serrurier. Il m'a appris le métier, et c'est ce que je suis devenu. Nous avons une petite affaire, tous les deux, et

puis une année, il a attrapé la tuberculose, on a dû lui enlever le foie, sa température est montée jusqu'à 41 et il est mort, alors j'ai repris l'affaire. J'envoyais à sa femme la moitié des bénéfiques, même après son mariage avec un médecin et son déménagement à Bay Side. J'ai fait ce métier pendant plus de cinquante ans. Ce n'était pas ce que je m'étais imaginé faire. Et pourtant. En vérité j'ai fini par l'aimer, ce métier. J'aidais à entrer ceux qui s'étaient enfermés dehors, j'aidais d'autres gens à laisser dehors ceux qui ne devaient pas entrer, afin qu'ils puissent dormir sans faire de cauchemars.

Et puis un jour, je regardais par la fenêtre. Je contemplais peut-être le ciel. Mettez quelqu'un devant une fenêtre, même un imbécile, et vous aurez un Spinoza. L'après-midi s'est écoulé, les ténèbres ont commencé à se déverser. J'ai tendu la main vers le cordon de l'ampoule et tout à coup c'était comme si un éléphant avait posé une patte sur mon cœur. Je suis tombé à genoux. J'ai pensé : Ma vie n'est pas infinie. Une minute a passé. Une autre minute. Une autre. Je suis allé jusqu'au téléphone en m'agrippant au sol avec les ongles.

Vingt-cinq pour cent des muscles de mon cœur étaient morts. Il m'a fallu du temps pour me remettre et je n'ai pas repris le travail. Une année s'est écoulée. J'étais conscient que le temps passait

tout seul. Je regardais par la fenêtre. J'ai vu l'automne laisser place à l'hiver. L'hiver au printemps. Certains jours Bruno descendait s'asseoir avec moi. Nous nous connaissons depuis l'enfance; nous sommes allés à l'école ensemble. Il était l'un de mes meilleurs amis, avec des lunettes épaisses, des cheveux roux qu'il détestait et une voix qui se brisait quand il était pris par l'émotion. J'ignorais qu'il était encore vivant quand un jour, alors que je marchais dans East Broadway, j'ai entendu sa voix. Je me suis retourné. Je le voyais de dos, il se tenait devant l'étal de l'épicier et s'enquérissait du prix des fruits. Je me suis dit : Tu entends des voix, tu es un tel rêveur, quelle probabilité — ton ami d'enfance? Je suis resté figé sur le trottoir. Il est sous terre, me suis-je dit. Te voilà aux États-Unis d'Amérique, devant un McDonald's, ressaisis-toi. J'ai attendu un peu, pour être certain. Jamais je n'aurais reconnu son visage. Mais. Sa façon de marcher, on ne pouvait pas s'y tromper. Il allait passer devant moi, j'ai tendu un bras. Je ne savais pas ce que je faisais, peut-être avais-je des visions, je l'ai saisi par la manche. *Bruno*, ai-je dit. Il s'est arrêté et m'a fait face. Au début, il a eu l'air effrayé, puis troublé. *Bruno*. Il m'a regardé, ses yeux ont commencé à se remplir de larmes. J'ai saisi son autre main. Je tenais une manche et une main. *Bruno*. Il s'est mis à trembler. Il a touché ma joue. Nous étions au milieu du

trottoir, les gens passaient, pressés, c'était une journée tiède de juin. Ses cheveux étaient fins et blancs. Il a laissé tomber ses fruits. *Bruno.*

Deux ans plus tard, sa femme est morte. Vivre sans elle dans l'appartement qu'ils avaient partagé était trop difficile, tout lui faisait penser à elle, et ainsi, quand un appartement s'est libéré au-dessus du mien, il y a emménagé. Nous restons souvent assis à ma table de cuisine. Tout un après-midi peut s'écouler sans que nous prononcions un seul mot. Quand nous parlons, ce n'est jamais en yiddish. Les mots de notre enfance nous sont devenus étrangers — nous ne pouvions plus les utiliser de la même façon, alors nous avons choisi de ne pas les utiliser du tout. La vie exigeait une nouvelle langue.

Bruno, vieux et fidèle ami. Je ne l'ai pas suffisamment décrit. Suffit-il de dire qu'il est indescriptible? Non. Mieux vaut essayer et échouer que ne pas essayer du tout. Le duvet follet de tes cheveux blancs frémissant doucement sur ton crâne tel un pissenlit dans le vent. Bien des fois, Bruno, j'ai été tenté de souffler sur ton crâne et de faire un vœu. Seul un dernier reste de bienséance m'en empêche. Ou peut-être devrais-je commencer par décrire ta taille, qui n'est vraiment pas grande. Les meilleurs jours, c'est tout juste si tu m'arrives à la poitrine. Ou je devrais peut-être commencer par

les lunettes que tu as trouvées dans une boîte et que tu t'es appropriées, d'énormes machins ronds qui agrandissent tes yeux à tel point que ta réaction semble atteindre en permanence 4,5 sur l'échelle de Richter? Ce sont des lunettes de femme, Bruno! Je n'ai jamais eu le cœur de te le dire. J'ai souvent essayé. Et autre chose encore. Quand nous étions adolescents, tu étais le meilleur écrivain de nous deux. J'avais trop d'orgueil pour te le dire, alors. Mais. Je savais. Crois-moi quand je le dis, je le savais alors et je le sais encore aujourd'hui. Ça me fait mal de penser que je ne te l'ai jamais dit, et aussi de penser à tout ce que tu aurais pu être. Pardonne-moi, Bruno. Mon plus vieil ami. Mon meilleur. Je ne t'ai pas rendu justice. Tu m'as été d'une telle compagnie à la fin de ma vie. Toi, toi particulièrement, qui aurais su trouver les mots pour tout ça.

Un jour, il y a de ça bien longtemps, j'ai trouvé Bruno par terre au milieu du salon à côté d'un flacon de pilules vide. Il en avait eu assez. Il voulait simplement dormir à jamais. Épinglé à sa veste, il y avait un papier avec trois mots : *ADIEU, MES AMOURS*. J'ai crié. *NON, BRUNO, NON, NON, NON, NON, NON, NON, NON!* Je l'ai giflé. Ses yeux ont fini par s'ouvrir, paupières tremblantes. Son regard était vide et éteint. *RÉVEILLE-TOI, DUMKOP!* ai-je hurlé. *ÉCOUTE-MOI MAIN-*

TENANT : TU DOIS TE RÉVEILLER ! Ses paupières se sont lentement refermées. J'ai appelé les urgences. J'ai rempli un bol d'eau froide et je la lui ai lancée au visage. J'ai posé une oreille sur son cœur. Très loin, un vague murmure. L'ambulance est arrivée. À l'hôpital, on lui a fait un lavage d'estomac. *Pourquoi avez-vous avalé toutes ces pilules ?* lui a demandé le médecin. Bruno, malade, épuisé, a ouvert les yeux avec froideur. *POURQUOI CROYEZ-VOUS QUE J'AI AVALÉ TOUTES CES PILULES ?* a-t-il glapi. La salle de réanimation est devenue silencieuse, tout le monde le regardait. Bruno a grommelé et s'est tourné vers le mur. Cette nuit-là, je l'ai mis au lit. *Bruno, ai-je dit. Je suis désolé,* a-t-il dit. *Tellement égoïste.* J'ai soupiré et me suis apprêté à partir. *Reste avec moi !* a-t-il crié.

Nous n'en avons jamais reparlé. De même que nous ne parlions jamais de notre enfance, des rêves que nous avions partagés et perdus, de tout ce qui s'est passé et ne s'est pas passé. Un jour nous étions assis en silence. Tout à coup l'un de nous s'est mis à rire. C'était contagieux. Il n'y avait aucune raison à ce rire, mais nous nous sommes mis à pouffer et nous avons commencé à nous balancer sur notre chaise et à hurler, à *hurler* de rire, les larmes coulaient sur nos joues. Une tache humide a fleuri à mon entrejambe et nous

avons ri de plus belle, je tapais du poing sur la table et j'essayais de reprendre mon souffle, je pensais : C'est peut-être comme ça que je vais partir, dans un éclat de rire, ce serait le mieux, en riant et en pleurant, en riant et en chantant, en riant pour ne pas oublier que je suis seul, que c'est la fin de ma vie, que la mort m'attend de l'autre côté de la porte.

Quand j'étais enfant, j'aimais écrire. C'était la seule chose que je voulais faire de ma vie. J'inventais des personnages imaginaires et je remplissais des cahiers de leurs histoires. J'ai écrit l'histoire d'un garçon qui en grandissant était devenu tellement poilu que les gens se sont mis à le chasser pour sa fourrure. Il devait se cacher dans les arbres, et il est tombé amoureux d'un oiseau qui le prenait pour un gorille de cent cinquante kilos. J'ai écrit l'histoire de deux siamoises, dont l'une était amoureuse de moi. Je pensais que les scènes de sexe étaient parfaitement originales. Et pourtant. En grandissant, j'ai décidé que je voulais devenir un véritable écrivain. J'ai essayé d'écrire sur des choses réelles. Je voulais décrire le monde, parce que vivre dans un monde non décrit était trop solitaire. J'ai écrit trois livres avant mes vingt et un ans, qui sait ce qu'ils sont devenus. Le premier avait pour sujet Slonim, la ville où je vivais et qui était située tantôt en Pologne tantôt en Russie.